

Nouvelles Vendredi 13 mai 2011

Hector France, officier en Algérie, détourna les clichés de l'orientalisme pour les transcender

Par Par Isabelle Rüf

La «pacification» de l'Algérie, cet anarchiste humanitaire (1840-1908) l'a vécue en direct. Il a transposé ses souvenirs de guerre en récits d'une rare violence, sous l'exotisme et l'ironie, une critique radicale de la colonisation. Sidérant

Genre: Nouvelles

Réalisateurs: Hector France

Titre: Sous le burnous

Studio: Anacharsis, 206 p.

VVVVV

La «femme en costume d'intérieur» qui fume, en couverture de *Sous le burnous*, renvoie, à première vue, aux Algériennes de Delacroix, peintes «dans leur appartement», et aux clichés que véhicule l'exotisme, comme l'analyse Edward Saïd. A y regarder de plus près, le regard dit plutôt la menace que l'invite. Et que font ces taches noires qui maculent ses vêtements et ce décor de lupanar? Le même trouble saisit dès les premières pages de ce recueil de nouvelles publié en 1886 et présenté comme les souvenirs d'un ancien militaire colonial. Dans un livre précédent, *L'Homme qui tue!*, Hector France écrivait: «Pendant les onze belles années de ma jeunesse, j'ai promené mon cheval de bivouac en bivouac et traîné mon sabre sur le pavé des garnisons. J'ai assisté, témoin actif, à quelques combats, quelques égorgements, quelques viols, quelques pillages et quelques incendies [...] Et ces souvenirs, je vais les raconter.» Ils ont la force et la vivacité du témoignage, allié à un penchant pour le fantastique.

Fils d'un chef d'escadron suspendu pour avoir dénoncé l'esclavage dans les Antilles, Hector France avait de qui tenir. Officier lui-même, il n'hésitait pas à dénoncer «l'homme machine», formaté à obéir, et à déclarer: «Avant d'appartenir à son régiment, on appartient à l'Humanité.» Aussi, quand on pénètre «sous le burnous», on est proprement sidéré par la violence qui se dégage de ces nouvelles, d'un exotisme apparemment convenu. «Musc, haschisch et sang», comme titre la traduction anglaise: le recueil s'ouvre sur une scène onirique, un cauchemar sanglant dont on comprend ensuite qu'il est issu des volutes du kif. «Guerre, amour et rêve»: l'amour est tarifé, les rêves tournent à l'effroi, la guerre est omniprésente. «Dans ces buées capiteuses palpite encore, au fond de nos possessions algériennes, le cœur d'un peuple que notre civilisation étouffe et qui s'en va peu à peu, s'éloignant dans ses vices formidables et ses incomparables grandeurs.» Hector France n'idéalise ni les Arabes, ni les Juifs, mais ses attaques les plus assassines visent les siens.

Pour satisfaire sa hiérarchie, un commandant décide de rendre lui-même la justice et fait exécuter au hasard, avec la collaboration active de son «Grand Champêtre», son garde arabe. Dans sa garnison, le lieutenant Fortescu s'inquiète: le pays est pacifié, les tribus soumises, ces «imbéciles d'Arabes» sont d'une hospitalité princière. «... et l'avancement, nom de Dieu!» Ce n'est pas ainsi qu'il va payer ses galons. Une histoire de poule volée, réactivée à temps, va heureusement raviver les hostilités. «Vignes, moissons, oliviers, figuiers, tout fut bientôt en cendres.» Sur les ruines et les cadavres, le lieutenant ramasse son képi de capitaine: «Encore une fois, la civilisation eut raison de la barbarie.» L'auteur laisse travailler le lecteur, pas de morale, juste les faits,

décrits du point de vue de l'occupant. C'est sa force et son ambiguïté.

Il opère par ruptures. Les nouvelles érotiques, nombreuses, dérapent dans la tromperie ou l'horreur. Les vierges négociées par des vieillards avides ne le sont plus depuis bien longtemps; les merveilleuses enfants offertes aux puissants finissent déchirées, bonnes à jeter. L'ignominie est dans tous les camps, mais celle de l'occupant est d'autant plus choquante que tout est narré de son point de vue, tranquillement sûr de son bon droit. Certaines nouvelles touchent au fantastique gore, quand les têtes coupées s'amoncellent («L'Hôte», «Clair de lune»); d'autres frisent le grotesque («La Vache enragée»). L'anticléricalisme de l'auteur montre aussi le bout de son nez.

Dans une remarquable préface, Eric Dussert présente ce France éclipsé par Anatole: «Un révolutionnaire prompt à pousser les feux de la révolte», d'un «anarchisme humanitaire», un communard en exil, un bon écrivain également. Mais aussi, c'est son ambivalence, un soldat dont les récits sont «trempés dans l'adrénaline d'une excitation enfuie», empreints d'un «singulier lyrisme de la razzia, du viol, de l'assassinat». La réédition de ce recueil est à mettre en regard du récent débat, en France, à propos de l'héritage de la colonisation. Sous le burnous s'inscrit dans la collection Famagouste d'Anacharsis, qui propose des rééditions ou des traductions de classiques. Au catalogue, le roman de chevalerie Tirant le Blanc, avec une préface de Mario Vargas Llosa, des cosmogonies, des sagas et autres textes fondateurs du monde entier. Cet excellent éditeur publie aussi des essais: ainsi L'Anthropologie de l'ordinaire d'Eric Chauvier et les auteurs post-structuralistes et post-exotiques qui l'ont inspiré: Alban Bensa, Johannes Fabian.

LE TEMPS © 2012 Le Temps SA